



HAL
open science

Que reste-t-il du Sud d'antan ?

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. Que reste-t-il du Sud d'antan?. Magazine littéraire (Le), 1990, 281, pp.55-58.
hal-01742211

HAL Id: hal-01742211

<https://hal.science/hal-01742211>

Submitted on 24 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

“QUE RESTE-T-IL DU SUD D'ANTAN ?”

P. CARMIGNANI
Université P. Valéry-Montpellier III

L N'EST GUERE DE FAIT CULTUREL spécifiquement américain qui ne renvoie en dernière analyse à l'espace, cette donnée fondamentale de la civilisation du nouveau monde, aussi l'histoire et la critique littéraires, confrontées au prodigieux foisonnement de la fiction américaine, l'ont-elles corsetée dans des catégories géographiques et distingué, traditionnellement, un genre propre à l'Est (*l'Eastern*), à l'Ouest (le *Western*), au Nord (le *Northern*) et au Sud (le *Southern*). Or, de ces quatre provinces de la fiction, il en est une, la sudiste, qui aujourd'hui encore reste rebelle aux efforts des apprentis cartographes de l'imaginaire américain ; sa localisation est des plus imprécises et son existence même des plus controversées, ce qui conduit un de ses meilleurs spécialistes à avouer que « l'on a toujours supposé que, pour le meilleur et pour le pire, le fait de vivre dans le Sud a marqué les écrivains et produit une littérature sudiste aisément identifiable et reconnaissable¹ ». Rien n'est moins sûr et toute étude ayant la littérature sudiste pour objet commence par trois lieux communs caractéristiques qui sont : Existe-t-il une fiction sudiste ? Si oui, quelles limites lui assigner ? Quels en sont les traits distinctifs ? À la première question, il est souvent répondu par une pétition de principe (que, vu les limites de cette présentation, nous nous bornerons à dénoncer) : il se publie sous l'étiquette sudiste bon nombre de romans, donc le genre existe.

Quant aux deux autres, la diversité des critères avancés par les spécialistes est telle que l'accord ne peut se faire que sur le constat de la complexité de l'entreprise. La difficulté est encore accrue par le fait qu'un écrivain peut être du Sud sans s'éprouver ou se reconnaître nécessairement comme sudiste, label que refusent d'ailleurs un certain nombre d'entre eux et non des moindres (W. Goyen, par exemple). Dire d'un auteur qu'il est *du* Sud, c'est user d'une appellation d'origine qui n'est ni garantie ni contrôlée et recourir à une détermination spatiale où interviennent des éléments d'ordre géographique (le Mississippi, le Delta), climatique (le *Sun Belt*), économique (tradition rurale), politique (conservatisme) et idéologique (racisme) ; le qualifier de *Sudiste*, c'est, en revanche, le rattacher à une contrée a-topique et symbolique (du “Yoknapatawpha” de W. Faulkner au “Jordan County” de S. Foote), à un climat moral

1. Louis D. Rubin, Jr. *A Bibliographical Guide to the Study of Southern Literature* (Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1969), p. IX. Nous soulignons.

(pour l'imaginaire américain, le Sud incarnerait son propre substrat, le “Ça”, ou, comme en témoigne l'utilisation du pronom *She* pour s'y référer, un vague principe féminin s'opposant à la virilité conquérante et triomphante du *Yankee* ou de l'homme de l'Ouest), à une mythologie voire à une mystique.

L'épithète “sudiste” ajoute aussi à la précédente détermination spatiale une dimension temporelle (donc historique) essentielle et fait de celui qui la porte, bon gré mal gré, comme une croix ou comme un étendard, non pas le simple représentant d'une *section* des États-Unis, mais le porte-parole de ce que les Américains appellent *Southernism* ou *Southernhood* (la “Sudité”), c'est-à-dire un état d'esprit et un ensemble de facteurs ou de particularités sous-tendant le sentiment d'une radicale différence ou altérité par rapport au reste du pays.

L'histoire du Sud comporte en effet des éléments totalement atypiques du point de vue américain : culpabilité, expérience de la pauvreté, de la défaite et de l'occupation militaires, échec politique et social, qui en ferait non seulement le *mezzogiorno* des États-Unis mais encore l'antithèse du “Rêve américain”. Ajoutons enfin, pour compléter cette esquisse, que le Sud, qui s'est toujours idéalement et illusoirement perçu comme un tout – en tant que “territoire”, “section”, “nation”, “communauté” ou même *home* – n'est vu de l'extérieur que sur le mode de la division : on parle du Sud d'avant et d'après la guerre de Sécession, de l'ancien et du nouveau, ou d'un Sud rural par opposition à l'industriel si bien qu'il ne resterait plus, comme facteur de cohésion sociale et d'identité culturelle, que le parler du Sud aux intonations et à la syntaxe si particulières. L'hypothèse en vaut bien une autre et peut même révéler une pertinence insoupçonnée si on considère à quel point la notion même de “Sudité” est liée à la Voix (tradition orale, rhétorique) et à la Lettre (récits, légendes, mythes), car la fiction, loin d'être le simple miroir d'une réalité d'ailleurs fluctuante, a puissamment contribué à façonner un Sud imaginaire abritant les valeurs mais aussi les illusions où s'est reconnue la communauté sudiste. De *La Case de l'Oncle Tom* à *Autant en emporte le vent* en passant par les œuvres de M. Twain, E. Glasgow, Th. Wolfe, Robert Penn Warren, E. Welty, F. O'Connor et les quatre William – Faulkner, Goyen, Styron et Humphrey – la liste serait longue des auteurs qui ont ainsi contribué à donner créance ou à dénoncer (mais la fiction résiste à tous les démentis) les mythes et légendes (de la plantation, du *Cavalier*, du rebelle etc.) où s'est complu le Sud.

Telle a donc été, de sa naissance (vers 1830) à sa “Renaissance” – la période entre 1925-1945, qui a vu une extraordinaire floraison de talents – la matière première de la littérature sudiste. Qu'en-est-il aujourd'hui ? Existe-t-il encore une littérature spécifiquement sudiste ? Comme le laissent entendre les observations précédentes, la réponse est rien moins qu'assurée. Au début des années 70, un de ses plus brillants représentants, Walker Percy,

n'hésitait pas à affirmer que « l'époque de la littérature régionaliste sudiste est révolue. À mon avis, ceux qui s'essayaient à ce style répètent un genre dépassé ou ne font que du mauvais Faulkner ». On peut ne pas souscrire totalement à cette opinion, mais il faut bien convenir que la culture où la littérature sudiste a plongé ses racines est à l'heure actuelle sinon défunte du moins moribonde. Le Sud évolue, s'aligne sur le reste du pays dans tous les domaines et, en s'américanisant, voit s'estomper ou disparaître les signes distinctifs de sa différence. Que reste-t-il du Sud d'antan ? Essentiellement un décor, des accessoires, une série de rôles et de poses, c'est-à-dire les principaux éléments d'une mise en scène, d'un tableau en trompe-l'oeil dont la facticité est de plus en plus évidente. D'ailleurs la disparition de l'ordre ancien sous l'assaut du progrès et de la modernité a fourni à la littérature sudiste contemporaine l'un de ses thèmes les plus rebattus (cf. *L'Amour en saison sèche* de S. Foote), et l'on a pu, à juste titre, soutenir que la fiction sudiste « a conservé son autonomie en faisant son sujet de la perte même de son sujet² ». L'écrivain sudiste ne peut plus, littéralement ou métaphoriquement, revenir au pays natal (*home*), car ce lieu n'existe plus que dans ses souvenirs ou dans les œuvres nées de son imagination. Le Sud des petites villes de comté repliées sur elles-mêmes, sans parler de celui des plantations, des magnolias, des crinolines et des uniformes gris, est bien devenu un de ces “pays lointains” où l'on n'accède plus que par les voies du langage, de l'écriture et de l'imaginaire.

Certes, le Sudiste étant moins que quiconque disposé à faire table rase du passé, on verra longtemps encore affleurer dans ses œuvres une veine familière (Huckleberry Finn n'est pas loin de Suttree, le héros éponyme du roman de Cormac McCarthy, et “L'Ours” de W. Faulkner hante maint passage de *Home From the Hill* de W. Humphrey), mais de nos jours, les écrivains sudistes, plus préoccupés de recherches sur les formes et le discours (lointain héritage peut-être de la tradition rhétorique du Sud), plus conscients des enjeux et des pouvoirs de l'écriture, tendent à fuir la sécurité des thématiques éprouvées pour se lancer, à travers la brèche ouverte par Faulkner, à la conquête d'une nouvelle “Frontière” de la fiction ; pionniers d'un genre nouveau, ils sont nombreux à éclaircir, au nom de *l'allitération*, le champ devenu trop touffu de la littérature.

Ainsi, le régionalisme perd son emprise et l'écrivain contemporain s'en dégage d'autant plus aisément que, dans sa variante sudiste, le régionalisme, n'a jamais été (du moins chez les plus grands ou les plus ambitieux tels W. Faulkner ou Th. Wolfe) que le point de départ

2. Louis Simpson cité par M. Chénétier in *Au-delà du soupçon : La nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours* (Paris, Seuil, 1989), p. 371.

d'œuvres à visée universelle, dépassement également favorisé par l'élargissement du champ d'influence de la littérature mondiale : l'écrivain sudiste aujourd'hui s'inspire davantage de J. Conrad, J. Joyce, Th. Mann, G. Flaubert, M. Proust, G. Garcia Marquez ou des représentants du Nouveau Roman que des précurseurs (G. W. Cable, J. P. Kennedy, Th. N. Page ou W. G. Simms), puise souvent ses thèmes en dehors de l'Amérique (mais ne les traite pas toujours avec bonheur : cf. *Le Choix de Sophie* de W. Styron) et vise un public plus large que celui de sa "section" d'origine.

Au vu de tout ce qui précède, il serait tentant de conclure, comme nous y invitent certains historiens (cf. C. Vann Woodward : « Le temps approche, s'il n'est déjà venu, où le Sudiste commencera à se demander s'il a encore de bonnes raisons de se dire Sudiste³ ») que la culture et la littérature sudistes, paradoxalement définies par l'impossibilité qu'il y a de les intégrer à des catégories préexistantes, sont des espèces en voie de disparition. Il est évident que l'homogénéisation de la culture américaine condamne, à plus ou moins brève échéance, certains particularismes régionaux, il n'est pas dit, pour autant, que la littérature sudiste se fonde totalement dans ce qu'on appelle "le courant dominant" (*mainstream*) de la fiction américaine, car le processus est plus complexe qu'il n'y paraît. En fait, si le Sud s'américanise, la culture et la littérature de l'Amérique "majoritaire" se rapprochent sur un certain nombre de points de celles du Sud. La question noire, par exemple, n'est plus le triste apanage du Sud ; elle met aujourd'hui en cause la société américaine tout entière. De même, l'expérience de la défaite militaire, traditionnellement considérée comme une particularité de l'histoire sudiste, est partagée par le Nord : le Vietnam a comblé cette lacune. On pourrait ainsi multiplier les exemples, qui ne feraient que renforcer un insidieux soupçon : « Loin d'être totalement étranger au reste du pays, le Sud en serait l'essence [...]. Il présente, sous une forme condensée et dangereuse, une série de traits qui caractérisent le pays dans son ensemble⁴ ». Dans ce cas, point n'est besoin de chercher à localiser le Sud ou à définir sa culture et sa littérature : ce ne serait finalement rien d'autre que le miroir grossissant où l'Amérique, médusée et intriguée, contemple sans la reconnaître sa propre image déformée.

3. H. Zinn, *The Southern Mystique* (New York, A. Knopf, 1964), p. 218.

4. C. Vann Woodward, "The Search for Southern Identity" in *A Modern Southern Reader*, B. Forkner & Patrick Samway, S.J. ed., (Atlanta, Peachtree Publishers Ltd, 1986), p. 549.